

Manwa Al-Masri, « un récit personnel depuis la ville de Gaza », 24.8.2025

Introduction

Bonjour à toutes et à tous. Bienvenue à la dixième semaine de *Eyes on Gaza*, notre rencontre quotidienne qui allie mobilisation et information. Lors de notre première rencontre, il y a neuf semaines, nous avons accueilli Adi Ronen Argov, qui avait souligné l'importance du témoignage direct et la nécessité d'entendre la voix de celles et ceux qui sont directement impliqués, afin de prendre la mesure de la souffrance des habitants de Gaza et des crimes commis en notre nom.

Aujourd'hui, nous remercions tout particulièrement Manwa Al-Masri, originaire de Gaza-Ville, qui a souhaité partager avec nous son histoire et celle de sa famille au cours de ces deux dernières années. Manwa s'exprimera en arabe, avec l'accompagnement d'Amalia Sa'ar, professeure de l'Université de Haïfa. Une traduction simultanée est assurée pour celles et ceux qui ne comprennent pas l'arabe. L'intervention de Manwa et Amalia durera entre sept et dix minutes, avant de laisser la place à vos questions. Celles-ci peuvent être posées via le chat : Amalia les lira et les traduira pour Manwa.

Intervention

Amalia : Merci beaucoup. Bonjour. Bienvenue, Manwa, et merci d'avoir accepté de venir témoigner.

Manwa : Moi aussi, je suis heureuse que vous soyez là avec moi.

Amalia : Merci. Pouvez-vous nous décrire la situation à Gaza-Ville aujourd'hui ?

Manwa : La situation est très dure. Toute la journée, on n'entend que les bombardements, les ambulances, ou bien les coups de feu, qui sont tirés pour les martyrs, ou à cause de tensions entre habitants. Vraiment, la situation est dure. Il fait très chaud, il y a de la poussière partout, et puis nos conditions de vie, la hausse des prix... Tout cela rend la vie à Gaza extrêmement difficile et pénible.

Amalia : Où êtes-vous ? Où vivez-vous actuellement avec votre famille ?

Manwa : Ma famille, mon mari, ma fille et ses enfants, nous vivons au Conseil législatif. C'est la huitième fois que nous avons été forcés de quitter notre maison.

Amalia : La huitième fois ?

Manwa : Oui.

Amalia : Décrivez-nous l'appartement où vous vivez.

Manwa : Ce n'est qu'une moitié d'appartement, qu'on a fermée pour nous. C'est en plâtre, parce que le propriétaire veut le louer, et bien sûr le loyer est élevé. Le mur donne sur un autre mur en tissu, alors je mets un tissu pour couvrir. Si un missile ou un obus tombe, ce tissu s'effondre immédiatement. C'est juste du tissu, il n'y a ni fenêtre ni porte. Et le balcon où je m'assois et cuisine n'a pas de mur. On se demande comment on peut vivre comme ça. C'est à peine habitable.

Amalia : À quel étage ?

Manwa : Au troisième. Le salon et la cuisine sont plongés dans le noir, sans air ni lumière, une obscurité totale.

Amalia : Parlez-nous un peu de votre maison d'avant, avant Gaza. Où viviez-vous, et que s'est-il passé ?

Manwa : Nous vivions à Beit Hanoun. Comme elle était belle, notre maison là-bas. Il y avait un jardin, j'y travaillais. J'avais aussi des terres, oui, avec plein de fruits et de légumes. J'y ai travaillé six ans. Et puis, à la fin, nous avons perdu la maison, la terre a été rasée par les bulldozers, et nous avons dû partir.

Amalia : Et combien de fois avez-vous été déplacés ?

Manwa : Huit fois, huit fois.

Amalia : Dites-nous, comment cela se passe-t-il, pour la nourriture et l'eau ? Y a-t-il assez à

manger ?

Manwa : La nourriture... on mange pour survivre, pas pour être rassasiés. Pendant environ deux semaines, on a donné à chacun un morceau de pain seulement. Bien sûr, il n'y a pas de dîner le soir, on donne juste un peu de lait mélangé avec de la semoule aux enfants. À midi, on mange des lentilles. Moi, j'ai des problèmes avec les légumineuses, donc je ne peux pas en manger. Bien sûr, il n'y a ni fruits, ni viande, rien. Avant, il n'y avait rien du tout, et maintenant, même avec l'aide qui a commencé à arriver... vous savez, tout est volé, puis revendu à des prix exorbitants. Par exemple, un kilo de sucre est à 600 shekels, et une bouteille d'huile à 80. Des choses vraiment insensées.

Alors, un jour, on a du sucre, puis on passe deux ou trois jours sans.

Amalia : Et l'eau, pour boire et pour cuisiner ?

Manwa : L'eau... j'ai pris une photo pour vous montrer comment on remplit les citernes, mais je ne pense pas que ce soit sain du tout, parce qu'on a souvent des problèmes d'estomac, et les petits tombent vite malades. Ils amènent les citernes, et les gens s'entassent pour remplir de l'eau, et ça, c'est quand c'est gratuit, sans argent. Sinon, on va en bas, à un endroit où ils vendent une grosse bouteille pour deux ou trois shekels. On l'achète pour la maison, pour la salle de bain ou pour d'autres usages, on donne de l'argent et l'homme nous pompe de l'eau salée.

Amalia : Oui.

Manwa : Pour la vaisselle, pour la salle de bain... c'est de l'eau salée.

Amalia : Oui, et comment cela affecte-t-il l'hygiène ? Parlez-nous un peu de la santé de votre famille, et de la vôtre aussi.

Manwa : Eh bien, j'ai du diabète, de l'hypertension et des maladies chroniques. Ma petite-fille aussi est tombée malade, elle a été opérée de la vésicule. Elle doit subir une autre opération et un pontage, car on doit lui retirer la rate. Ma deuxième petite-fille, elle, a reçu un coup à l'œil de la part d'un garçon : elle a eu trois opérations et on lui a implanté un cristallin artificiel. Mon mari est malade, il souffre d'une hépatite B et de nombreux autres problèmes de santé. Bien sûr, on ne peut pas se procurer de médicaments. Il n'y en a pas. Un jour sur deux je prends un comprimé, mais je passe la nuit à souffrir ; le traitement que je suivais avant n'existe plus. Oui, le docteur Alaa Naem me l'avait prescrit après un cathétérisme cardiaque.

Amalia : Courage.

Manwa : Que Dieu vous bénisse. Les petits, eux... ils font des éruptions cutanées, vous savez, il y a de la pollution partout.

Amalia : Pouvez-vous nous décrire un peu l'environnement et la situation actuelle ?

Manwa : Les déchets, les égouts... L'environnement est vraiment un désastre. La rue Al-Nasser, à Gaza, c'était l'une des plus belles rues, et maintenant, il n'y a que des ordures. Le marché Firas, qui était un des emblèmes de Gaza, n'est plus qu'un tas d'immondices. Bien sûr, les égouts, là où sont installées les tentes, bouchent les rues ici à Al-Nasser. Chacun aménage son propre égout sur la route, et les déchets sont jetés dans la rue. On marche sans savoir comment vivre. Sans parler de la poussière, bien sûr, ...

Amalia : Avec tout cela, ils veulent vous donner l'ordre de descendre vers le sud. Qu'est-ce que cela représente pour vous ?

Manwa : Depuis ce jour-là [le 7 octobre 2023] jusqu'à aujourd'hui, je veux vous dire : tout ce qui s'est passé pendant la guerre, c'est une chose. Mais ce qui se passe maintenant, c'est encore pire. C'est très dur, parce qu'il est impossible de sortir, vraiment on ne peut pas... J'espère bien que je mourrai avant que ce jour n'arrive, celui où je serais forcée de fuir vers le sud.

Amalia : Que Dieu nous en préserve.

Manwa : Je vous le dis, c'est un sentiment terrible. Être déplacée encore, pour la neuvième ou la dixième fois, vraiment...

Amalia : Et dites-moi : comment est la connexion internet ? Et avez-vous de l'électricité régulièrement ?

Manwa : Oui, c'est ça. Nous avons des batteries et un panneau solaire. On recharge le panneau solaire, puis on branche l'internet et on recharge le téléphone.

Amalia : Et contre la chaleur extrême ? Il a fait très chaud.

Manwa : Eh bien, j'ai demandé à Amira d'apporter un climatiseur, mais il n'a pas fonctionné. Je n'ai qu'une boîte en carton avec laquelle je m'évente toute la nuit, et voilà...

Q&R

Amalia : Il y a bien sûr beaucoup de questions. J'invite Amira à poser la première, puis je lirai celles qui nous sont parvenues. Amira, c'est à toi.

Amira : Oui, Manwa, ma chère. Si tu devais quitter ta maison maintenant, que ferais-tu ?

Manwa : Eh bien, j'ai une tente. Honnêtement, dans le pire des cas... disons : « nous avons une tente ». Mes filles ont des tentes, et moi j'ai gardé une tente que j'avais emportée de Beit Hanoun, je n'ai pu en garder qu'une seule parce que je ne pouvais pas en porter plus. J'ai mis mes affaires dans des sacs, je veux dire... Dans le pire des cas, si on nous force à partir, on prendra ce qu'on peut et on ira du côté de Deir al-Balah, n'importe où là-bas. Comme ça, la tragédie sera complète ; oui, c'est vraiment une tragédie qui s'abat sur nous.

Amalia : Oui. Et maintenant, une question sur l'école : comment se passe l'éducation des enfants ? Quelle est la situation ? Est-ce qu'ils reçoivent des cours ?

Manwa : Pendant un moment il y a eu des cours en ligne qui étaient donnés depuis la Cisjordanie, les enfants pouvaient suivre. Par exemple, la fille de Bessan, Narra, suivait les cours et elle est passée en deuxième année [CE1]. Mais... aller à l'école, aux centres aérés, ça n'existe pas, dans les camps, pour les enfants, ni l'école, ni aucune autre activité. Les enfants ne savent rien, même ceux qui sont en cinquième, et en sixième non plus, rien, rien du tout. Tout ce qu'ils avaient appris... s'est effacé de leur mémoire. Ils ont perdu deux années scolaires entières. Deux ans, oui. Et bien sûr, avec l'année du COVID, ça fait plus que deux ans, oui. La situation de l'éducation est triste. Toute la situation, franchement, est extrêmement mauvaise.

Amalia : Voici une question à propos des bombardements : est-ce que l'armée bombarde près de chez vous ?

Manwa : Eh bien, il y a des frappes si fortes qu'elles font trembler la maison et que les vitres se brisent. Ce n'est pas forcément juste à côté ; ça peut être à l'hôpital Al-Shifa, ou à la Société des Amis du Patient, ou en bas, près du Conseil législatif, ou bien ça peut être un tunnel. Mais où qu'elle ait lieu, la frappe, je veux dire le bombardement, nous secoue vraiment. Parce qu'il n'y a pas de sols isolés, c'est comme ça... et on entend le bruit des explosions.

Amalia : Voici une autre question : d'abord, on vous remercie d'avoir accepté de témoigner. Pourquoi avoir choisi de parler à un groupe d'Israéliens ? Aviez-vous peur de le faire ? Et qu'attendez-vous de cette conversation ?

Manwa : Non, vraiment, on m'en a donné l'occasion et l'idée de parler m'a plu. Peut-être que ma voix aura un impact... Et je vous remercie, vous qui m'écoutez et voulez bien transmettre mon témoignage. Merci pour vos efforts, si seulement, si Dieu le veut, cela pouvait arrêter la guerre.

Amalia : Très bien... Et beaucoup de personnes ici écrivent aussi « merci pour ce témoignage important ». Si possible, dites-nous un peu : comment voyez-vous l'avenir après la guerre ?

Manwa : Pour moi, ce que j'imagine, c'est que je ne veux plus être à Gaza ; je veux quitter Gaza. Même si, au début, je disais que j'aime Gaza, que c'est ma maison, mon jardin, ma terre, et je l'aime, parce que cela fait mes dix-sept ans que je suis mariée ici. Mes enfants sont en Allemagne, à Berlin, et dans d'autres pays à l'étranger, ma famille est à Lod, alors que moi et mes filles sommes ici. Je n'ai pas pu partir et les abandonner. Comment pourrais-je laisser mes filles ?! Donc maintenant, si Dieu le veut, quand la guerre prendra fin... oui, je prie pour qu'elle finisse demain matin, afin que nous puissions quitter Gaza. Parce que je ne pense pas qu'une personne avec une conscience éthique puisse continuer à vivre ici. En ce qui me concerne, je ne peux pas voler ni piller juste pour survivre. Dix mille shekels par mois... ce n'est pas suffisant pour vivre dignement.

Amalia : Et comment va réellement l'économie ? Comment les gens, par exemple, trouvent-ils de l'argent pour acheter de la nourriture ?

Manwa : La plupart reçoivent ces colis de l'aide humanitaire. Beaucoup meurent aussi, à cause de ces colis, et ensuite ils sont revendus à des prix exorbitants. Et bien sûr, il n'y a pas de virements

bancaires normaux. Par exemple, quand mes enfants m'envoient de l'argent, je dois passer par un intermédiaire : il transfère l'argent à son nom à la banque, et il prend cinquante, cinquante-deux pour cent de commission au passage..., plus de la moitié de la somme, en fait.

Amalia : Qui prend ça ? Qui sont ces gens ?

Manwa : Il y a des gens ici qui imposent ces commissions. Ils vous disent... je reçois l'argent via une application... Lui me verse le montant en liquide, et je lui en reverse...

Amalia : Oui, je comprends. Et une question : est-ce que le Hamas contrôle encore la situation ?

Manwa : Euh, j'avais convenu avec vous que je ne voulais pas aborder ce sujet.

Amalia : Très bien, ne vous inquiétez pas.

Manwa [après une hésitation] : Je pense que le Hamas n'a pas d'influence ici, parce que s'il en avait, il aurait empêché les gens de s'entretuer, de se voler entre eux, d'imposer des commissions... Ici, chacun en fait à sa tête, et non... je ne crois pas qu'il y ait quelqu'un derrière tout cela.

Amalia : Voici une autre question : vous nous aviez dit, lors d'un précédent échange, que votre fille travaillait dans une association de lutte contre les violences faites aux femmes. Est-ce que ces associations fonctionnent toujours ? Sont-elles encore actives ?

Manwa : Oui, elles sont encore actives. Il y avait une association dans le sud, mais ses locaux ont été bombardés, et toute l'équipe est venue ici, dans cette zone.

Amalia : Oui. Et quelles autres associations travaillent encore à Gaza ?

Manwa : Il y a aussi l'Institut Tamer, qui forme les jeunes enfants et propose des activités récréatives, des choses comme ça.

Amalia : Beaucoup de personnes ici vous remercient pour vos paroles et demandent ce que nous pouvons faire, de notre côté.

Manwa : Eh bien, intensifiez vos efforts, aidez-nous en mettant fin à la guerre contre nous, et en empêchant qu'on nous déplace vers le sud. Vraiment, qu'on ne nous force pas à fuir vers le sud. Je ne peux pas m'imaginer qu'on me force à y aller. Quelle tragédie, quelle douleur, quelle oppression nous attend encore ! Je suis une vieille femme, et après toute une vie de labeur... j'avais travaillé dur toute ma vie pour pouvoir me reposer à mon âge, et me voilà encore épuisée, et cela va continuer ...

Amalia : Parlez-nous de votre fille, quand elle accouchera, si Dieu le veut : comment cela se passera-t-il ? À l'hôpital, à la maison, ou comment ?

Manwa : Non, elle doit subir une césarienne et veut accoucher à l'hôpital Jérusalem, à Tel al-Hawa. En fait, ces jours-ci, la plupart des femmes accouchent par césarienne, parce qu'elles n'ont pas la force pour un accouchement naturel à cause du manque de nourriture, du manque de tout. Hier, mon petit-fils m'a dit : « *Ô mon Dieu, quelle odeur de la viande !* » Je lui ai répondu : « *Non, mon chéri, il n'y a pas de viande.* » Il m'a dit : « *Je te jure que je sens l'odeur de la viande* », il parlait de la viande en conserve. Je lui ai dit : « *Si Dieu veut, demain je t'apporterai de la viande.* »

Amalia : Cela veut dire qu'il y a encore des hôpitaux qui fonctionnent ?

Manwa : Oui, l'hôpital Al-Shifa derrière nous fonctionne encore, et celui de Jérusalem à Tel al-Hawa, et il y en a un autre qui s'appelle Ahmed...

Amalia : Pourtant, on a beaucoup entendu dire qu'ils avaient été bombardés et détruits.

Manwa : Ils sont détruits, mais ils ont installé des tentes provisoires, comme aujourd'hui à l'hôpital Al-Wafa. J'étais au service de physiothérapie, et en face, il n'y avait que des tentes, et encore des tentes, pour les premiers secours. Si quelqu'un est blessé ou tué, on les enveloppe avec ce qu'il y a, avec le peu de moyens qu'il y a.

Amalia : Et pour les transports, par exemple, votre fille... si elle veut aller à l'hôpital, comment fait-elle ?

Manwa : Oui, on a dit qu'elle pourrait y aller à pied, c'est à environ une heure de marche. Mais on nous a indiqué un endroit où il y a des voitures, mais quand on appelle une voiture... hier c'était cinq shekels, aujourd'hui c'est cinquante, et malgré tout... elle y va à pied.

Amalia : Il y a quand même un peu de transports en commun, ou... ?

Manwa : Oui, un peu. Aujourd'hui, j'ai pris une voiture, comme une grande Volkswagen, je l'utilisais avant pour vendre des légumes. Ces types de voiture ont une petite remorque à l'arrière,

on fait monter les gens et ils s'y entassent ; certains sont assis, d'autres debout. Je veux dire, c'est bondé et étouffant dans tous les sens du terme.

Amalia : Il nous reste une minute. Une question sur les orphelins : qui s'occupe des enfants orphelins ?

Manwa : Franchement, jusqu'ici je n'ai vu personne de ceux de la famille qui sont morts. Ils sont mort « normalement », en marchant dans la rue, et ce n'étaient pas forcément des membres du Hamas. La plupart des gens qui meurent ne sont pas du Hamas. Alors je les vois ici autour de moi. En général, c'est un oncle ou une tante ou un proche parent qui les soutiennent pour vivre. Pour l'instant, il n'y a rien d'autre.

Amalia : Il n'y a pas d'organisation ?

Manwa : Non, aucune. Toute l'aide qui arrive est stockée dans des entrepôts, et rien n'a été distribué. On peut juste acheter un kilo de farine, que je payais 140 shekels.

Amalia : Aujourd'hui, un kilo de farine coûte 140 shekels ?

Manwa : Non, non, maintenant c'est moins cher : 12 ou 15 shekels le kilo. Oui. Mais le sucre est passé à 18 ou 20 shekels. Et l'huile de cuisson à 25. Et comme vous savez, le prix change selon la personne ; chacun vend au prix qu'il veut. Parce qu'il n'y a aucun contrôle, chacun fait comme il veut.

Amalia : Dans le *chat*, on vous demande : est-ce que votre situation est meilleure que celle des autres ?

Manwa : Oui, grâce à Dieu, notre situation est meilleure que celle des autres. Et merci à Dieu, nos enfants sont médecins en Allemagne. Ils nous envoient de l'aide, ils nous soutiennent, et mes sœurs aussi m'envoient de l'aide. Nous allons très bien, merci à Dieu. Et nous aidons aussi les autres quand ils en ont besoin. Bien sûr, je m'occupe de toutes mes filles, toutes mes filles sont sous ma responsabilité, je ne peux pas les laisser.

Amalia : Que Dieu vous les protège. Notre temps est presque écoulé. Beaucoup de personnes ici écrivent, vous remercient très vivement, et vous témoignent beaucoup, beaucoup de sympathie. Nous aussi, nous exprimons notre solidarité avec vous, et nous espérons tous pouvoir vivre ensemble en paix.

Manwa : Inchallah, que cela prenne fin.

Amalia : Et nous espérons que vous ne serez pas forcée d'évacuer vers le sud. Nous souhaitons vraiment que cela n'arrive pas.

Manwa : Inchallah, inchallah. Merci, professeure, merci beaucoup.

Amalia : Merci. Merci à toutes et à tous. Au revoir, Amira.